

Complément à

*Trans**

de Jack Halberstam

aux éditions Libertalia

www.editionslibertalia.com

CONCLUSION
FAIRE ET DÉFAIRE LES CORPS

Joue bien (*leg godt*)¹

Le transgendérisme et la transsexualité pourraient même être pris·es pour modèles dans la pratique architecturale et servir de fondements pour la pensée architecturale des corps. – Lucas Crawford, « Breaking ground on a theory of transgender architecture » [Créer un nouveau sol pour une théorie de l'architecture transgenre] (2010)

Pour aller plus loin, voire au-delà ou même en dehors, j'aimerais proposer un dernier cadre pour penser la corporéité trans* à partir des travaux, passionnants et contre-intuitifs, que j'ai commencé à commenter et avec lesquels j'ai dialogués dans ce livre. Mon espoir, comme toujours, est de nous pousser dans des directions différentes et de nous amener à considérer autrement la variabilité de genre, le changement social et les nouvelles formations politiques. Ce cadre a pour fonction de repenser la signification de l'identité, du corps et du mouvement; sa terminologie pourra paraître inhabituelle voire fantaisiste, idiote, ou même blessante. C'est que, sans être destinée à offenser, cette terminologie se situe avec insistance dans le domaine du non-sérieux : elle est tirée des jeux de Lego et utilise les parties amovibles et les processus de construction libres associés aux briques

1. Le nom Lego est tiré de l'expression danoise *leg godt*, « joue bien ».

Lego pour penser (sérieusement) de nouvelles architectures corporelles, des composants de la corporéité et des structures du devenir.

Les briques Lego, ces blocs de construction irrésistibles aux couleurs vives que les enfants utilisent pour créer des mondes, ont leur propre langage. Un site Internet pimpant invite même les lecteurices à « apprendre à parler Lego¹ ». Il se trouve en effet qu'il existe des termes bien précis : des pièces de Lego individuelles sont par exemple appelées des éléments ou des briques, subdivisées en *studs* («goujons»), *anti-studs* («anti-goujons»), *tiles* («tuiles»), *stamps* («tampons»), *plates* («plaques»), etc. Les joueureuses de Lego, adultes comme enfants, sont appelées des *builders* («constructeurices»), et on appelle une création construite sans instructions une *MOC* (*my own creation* [ma propre création]). Toute création qu'un·e débutant·e est amené·e à construire est appelée un *rainbow warrior* [guerrière·e arc-en-ciel]. Les mondes de Lego sont créés à partir de la multiplication des *vignettes* et des *bignettes* – la *bignette* étant une version plus large de *vignette* (une petite scène typiquement construite sur une base de huit goujons de long sur huit goujons de large²).

L'idée d'utiliser le langage Lego pour penser des formes et des espaces de vies futures est le thème de *La Grande Aventure Lego*, un film réalisé par Phil Lord et Chris Miller en 2014. Le film nous pré-

1. « Learn to Speak LEGO: BASIC TERMS, » <http://thebrick-blogger.com/2010/11/lego-disctionary-basic-term>

2. Glossaire Lego, www.brothers-brick.com/lego-glossary

sente un monde d'environnements improvisés et en changement perpétuel imaginé par des architectes, construit par des maîtres·ses constructeurices et habité par le peuple Lego, des êtres faits de blocs qui peuvent apparemment eux aussi changer la géométrie de leurs corps. Cette utopie est menacée par Lord Business, un magnat de l'industrie qui tente de réduire l'indiscipline de cet ordre social et de limiter sa variabilité, sa nature chaotique et imprédictible. En effet, à l'aide d'un tube de super glu, il s'oppose à la spontanéité des mondes de Lego, constructibles et déconstructibles à volonté, menaçant de fixer une fois pour toutes la nature désagrégée du peuple Lego. Lord Business déploie également un savant mélange de pensée positive et de publicités permanentes, accompagnées d'une chanson qui se répète tout au long du film et résumée par son refrain *Everything is Awesome* [« Tout est génial »], destiné à abrutir son peuple et à le soumettre. Comme ce n'est presque jamais le cas dans les films contemporains destinés aux « + de 18 ans », les citoyen·nes de Bricksburg se soulèvent pour leur droit à réimaginer leur monde. Le scénario du film implique une lutte entre un père et ses enfants jouant aux Lego – le père veut utiliser les Lego pour construire un monde reconnaissable, une version de celui qu'il habite déjà, tandis que ses enfants, pratiquant un style plus libre, désirent construire quelque chose d'entièrement différent, un endroit impossible à reconnaître au regard des règles actuelles de l'architecture, de l'ordre, de la beauté et de la symétrie.

Étrangement (ou non), on retrouve, dans *La Grande Aventure Lego*, nombre des thèmes que j'ai abordés dans *Trans**. De fait, j'ai défendu, comme Lucas Crawford avant moi, l'idée que nous avons besoin de réfléchir aux termes architecturaux que nous utilisons pour décrire le corps (maison, temple, cadre), et je suis convaincu, comme Crawford, que « le transgendérisme et la transsexualité peuvent être pris·es pour modèles dans la pratique architecturale¹ ». Faisant remarquer que les architectures tout à la fois miment et produisent les corps et que, réciproquement, les corps influencent et habitent l'architecture, Crawford observe que la logique architecturale informe, à son tour, notre compréhension du corps. Quand nous pensons notre corps comme une maison, un trope habituel dans les biographies transgenres, nous nous engageons dans toutes sortes d'inscriptions normatives de la corporéité : les idées de domesticité, de propriété et de fixité s'imposent à nous. Crawford propose que nous détournions notre attention de l'habitat qu'est censé être le corps pour la porter sur la notion de « transition » – perpétuelle – afin de nous engager plus profondément dans un horizon de possibilité où le futur n'est ni mâle ni femelle mais transgenre.

Les architectures Lego sont en état d'émergence et d'effondrement constant. L'enfant rapporte à la maison son nouveau set de Lego avec ses paquets de pièces

1. CRAWFORD Lucas Cassidy, « Breaking ground on a theory of transgender architecture », *Seattle Journal for Social Justice*, vol. 8, no. 2, 2010, p. 517.

triées et ses instructions ordonnées pour le montage. Après quelques jours à construire selon les instructions, iel démolit l'ensemble et recommence, construisant des environnements plus petits, plus grands, plus simples ou plus complexes, improvisant des structures et apprenant les fonctions des murs, des portes, trouvant de l'excitation à opposer la mobilité à la gloire, exerçant son humilité dans la création de systèmes qui ne marchent pas, dans l'invention de véhicules qui ne bougent pas, dans la construction d'architectures trouées et d'avions sans ailes. Le monde de Lego est en transition constante et même s'il est toujours possible de revenir à la notice d'instructions et de suivre les étapes pas à pas, la tentation de créer en dehors des cartes pré-établies demeure. Jusqu'à très récemment, les environnements de Lego ne contenaient pas de figures humanoïdes permettant aux enfants de se comprendre comme les habitant·es des mondes qu'ils construisaient. Mais dans les années 1970, Lego a commencé à introduire les *minifigs*, une série de personnages d'apparence humaine qui peuvent aussi être montés et démontés et qui ont des parties amovibles. Au début, ces *minifigs* étaient jaunes et arboraient des visages souriants. Les versions plus récentes offrent différentes couleurs, et présentent quantité d'expressions faciales et autres options diverses. Ces *minifigs* ont beaucoup séduit les enfants mais elles n'ont pas remplacé le charme qu'il peut y avoir à construire des villes, des machines et des mondes sociaux.

Dans *La Grande Aventure Lego*, les protagonistes, qui sont donc des *minifigs*, recherchent la légendaire

« pièce de résistance », la seule pièce capable d'empêcher Lord Business d'engluer le monde dans la forme qui lui convient le mieux. Cette image, aussi mignonne soit-elle, d'une « pièce de résistance » comprise au sens littéral, peut également être prise comme une métaphore de la force de re-création trans*. Le monde collé et figé que Lord Business désire échoue à se matérialiser quand il est lui-même confronté à cette pièce – une pièce qui, peut-être sans surprise, est le bouchon de la superglu que Lord Business cherche à déchaîner sur le monde agité qu'il prétend placer pour toujours sous son commandement. Cette pièce – à la fois phallus et vaisseau – bloque le flux de glu et protège le monde composite de la fixité et de la stase.

L'importance du paradigme architectural n'échappera pas à qui a tenté, ces derniers temps, de mettre les pieds dans des toilettes publiques. Les toilettes publiques sont en effet devenues un terrain de luttes intenses au regard du préjugé qui veut que tous les corps entrent dans l'une ou l'autre des deux catégories « mâle » ou « femelle », catégories censées être nécessaires à la propreté de la division des espaces où nous choisissons de nous soulager quand nous ne sommes pas chez nous. Quelques vingt ans en arrière, dans mon deuxième livre, *Female Masculinity* (« Masculinité femelle »), j'écrivais déjà sur « la question des toilettes ». Constatant la tendance des femmes à se fliquer mutuellement dans les toilettes des femmes et celle des hommes à s'adonner au *cruising* dans les toilettes des hommes, j'avais tenté d'enquêter sur les protocoles de surveillance du genre et

sur la manière dont ils se déploient quotidiennement dans les toilettes publiques des États-Unis et dans le reste du monde. J'affirmais que les toilettes sont une technologie du genre, qu'elles fonctionnent comme un centre de triage, de production et d'alimentation des normes de genre dans la sphère publique, en particulier quand ces normes sont en cours de désintégration. Et donc, dans la première moitié des années 1990, bien avant les batailles sur l'accès aux toilettes qui ont émergé au cours de la saison électorale de 2016, la question du bon comportement à adopter aux toilettes contrariait déjà à la fois les corps identifiés comme cisgenres et les corps identifiés comme transgenres. Le tri des corps tel qu'il s'effectue par une signalétique apparemment irréfutable, inévitable et évidente masquait, alors comme maintenant, les effets intenses d'un ensemble de normes de genres plaquées sur les corps par des mécanismes savamment articulés aux divisions les plus quotidiennes de l'espace. Je l'affirmais alors et je l'affirme encore aujourd'hui : les toilettes sont le lieu par où s'effrite un système qui, au fil des années et des géographies multiples qu'il traverse, s'est doté d'un vernis de permanence et de stabilité. C'est ainsi dans un contexte particulier, où les fissures commencent à apparaître sous la pression exercée par l'émergence publique de corps trans* et par un mécontentement généralisé à l'égard du flicage de ces espaces, que les toilettes font aujourd'hui l'objet d'une série de lois (et d'opposition à ces lois) visant à donner aux personnes trans* un accès aux lieux publics sans s'y faire harceler.

Les affrontements actuels concernant l'accès aux toilettes ont commencé en 2015 à l'occasion d'une série de « projets de lois sur les toilettes » visant à permettre aux personnes trans* d'accéder aux toilettes qui correspondent à leur genre plutôt qu'à leur sexe assigné à la naissance. Ces projets provenaient de décrets contre les discriminations et répondaient au nombre grandissant de corps qui ne se conforment pas à la binarité de genre dans les espaces publics et aux batailles qui s'ensuivent concernant l'espace, l'accès et la mobilité. Comme le mariage gay avant elles, les toilettes ont fourni un terrain d'essai privilégié pour mettre à l'épreuve les théories sociales de la différence¹. De même que les lois sur le mariage aux États-Unis ont servi de fondements à la suprématie blanche en interdisant ou en autorisant légalement les unions interraciales, les projets de lois sur les toilettes ont constitué un fil conducteur historique du contrôle de l'espace et des divisions imposées par la loi entre les corps noirs et blancs dans ce pays et dans les années suivant la fin de l'esclavage. Les projets de lois sur les toilettes devraient donc être considérés comme participant de ce que certain·es universitaires appellent « l'après-vie de l'esclavage² » : une période (la nôtre) dans laquelle les séquelles de l'esclavage persistent

1. Pour une approche psychanalytique des dynamiques liées aux lieux d'aisance, cf. CAVANAGH Sheila, *Queering Bathrooms: Gender, Sexuality, and the Hygienic Imagination*, Toronto, University of Toronto Press, 2010.

2. NdT : l'expression *the afterlife of slavery* (qu'on pourrait aussi traduire par « la survivance », « la vie continuée » ou « la vie éternelle de l'esclavage ») est de Saidiya Hartman. L'expression « l'après-vie

et constituent la base de nouvelles conceptions de la servitude et de la liberté.

Le problème de l'accès aux toilettes peut également être abordé du point de vue du paradigme architectural qui est en train d'émerger dans les études trans* aujourd'hui. Plutôt que de nous poser des questions d'accès (autorisé ou interdit), ce paradigme nous invite à repenser la fonction, le but et la force productive des architectures que nous habitons et la logique architecturale que nous utilisons quand nous « endossons un corps », pour utiliser l'expression de Gayle Salamon¹. Il se produit, avec le problème de l'accès aux toilettes, la même chose que dans les pratiques politiques dominantes : on fait comme si le problème ne se posait que dans *tel espace* problématique, et l'on croit pouvoir le résoudre de la même manière partout où il réapparaît. Mais nous savons que c'est faux. Le problème de l'accès aux toilettes est un symptôme et non une cause des conflits actuels autour du corps, et en tant que tel, nous ne pouvons pas trouver de solution à ce problème sans nous ouvrir à de nouvelles compréhensions de l'espace public, de l'intimité et des soins corporels. Pourquoi ne pas poser des questions architecturales sur ce que les toilettes pourraient être, plutôt que de faire appel à l'architecture simplement pour raccommoder les idéologies du genre

de l'esclavage » est d'Émilie Notéris dans sa traduction de « Vénus en deux actes », art. cit.

1. SALAMON Gayle, *Assuming A Body: Transgender and Rhetorics of Materiality*, New York, Columbia University Press, 2010.

qui imposent la séparation des toilettes en fonction de critères, bien approximatifs, de masculinité et de féminité ? À mon sens, ce n'est qu'une fois que nous aurons réorganisé notre sens des différences entre les corps que nous serons capables de trouver de nouvelles manières de les loger, de les ouvrir au changement ou de les enfermer et de les isoler les uns des autres. De la même façon que le mariage gay n'a jamais été *la* solution pour corriger les problèmes de l'institution du mariage, avec ses mécanismes d'exclusion et de régulation, les toilettes transgenres ne seront pas la solution concernant les problèmes soulevés par les toilettes, les vestiaires, les clubs, les salons, les salles de sport, les écoles et tous ces autres espaces où règne la ségrégation sexuelle.

Ainsi, quand des solutions sont apportées aux problèmes apparemment insolubles posés par les différences entre les sexes ou entre les genres, ces solutions ne devraient pas se contenter d'étendre les droits des populations lésées : elles devraient être considérées comme une occasion de résoudre le problème pour tous·tes. Comme le suggèrent Stefano Harney et Fred Moten dans l'ouvrage remarquable qu'ils ont écrit ensemble, *Les Sous-Communs*, la meilleure façon de s'attaquer aux problèmes persistants du racisme, du sexisme et de l'homophobie est de reconnaître que la discrimination n'impacte pas seulement les personnes contre qui elle est dirigée mais bien tout le monde. Harney et Moten parlent d'une coalition d'intérêts – non pas un groupe d'intérêts ni même un groupe intéressé, mais une coalition –

qui comprend que lutter en faveur du changement pour certain·es personnes, c'est lutter en faveur du changement pour tous·tes : « La coalition émerge de ta reconnaissance du fait que c'est tout pété pour toi, de la même façon que tu as déjà compris que c'est tout pété pour nous. Je n'ai pas besoin de ton aide. J'ai juste besoin que tu comprennes que cette merde t'achève aussi, bien que plus doucement, tu captés espèce d'enfoiré*e¹ ? »

Les corps trans*, dans leurs formes fragmentées, inachevées, brisées au-delà du réparable, nous rappellent à tous·tes que le corps est en constante construction. Que les corps trans* soient fliqués dans les toilettes ou vus comme des corps tueurs et solitaires, frustrés, seuls, violents ou tourmentés, ils sont aussi des lieux d'invention, d'imagination et de fabuleuses projections. Les corps trans* représentent l'art de devenir et la nécessité d'imaginer : ils sont le signe de l'insistance, bien en chair, de la transivité.

1. HARNEY Stefano et MOTEN Fred, *Les Sous-Communs. Planification fugitive et étude noire* (2013), traduit de l'anglais (États-Unis) collectivement, Paris, brook, 2022, p. 172.

REMERCIEMENTS

Ce livre n'existerait pas sans les quatre théoricien·nes trans* qui ont été mes relecteurices anonymes et qui ont donné des retours percutants à bien des étapes de son écriture. Le livre ne s'est pas seulement amélioré grâce à leurs contributions : grâce à elles, il a aussi évité bien des écueils que les premières versions du manuscrit présentaient. L'un de ces écueils concerne notamment la représentation déséquilibrée des hommes et des femmes trans*. Ce livre continue certes de pencher du côté de la trans*masculinité, et bien que je n'aie pas réussi à rétablir l'équilibre, j'ai beaucoup appris des nombreux écrits de femmes trans* qui m'ont été présentés au cours de mes recherches. Cela dit, l'accent mis sur la trans*masculinité n'est pas seulement lié à ma tendance à privilégier les expériences de corporéité masculine par rapport aux expériences féminines ; il se veut aussi une manière de corriger les récits et théories qui ont été jusque-là produit·es autour de la vie trans* et qui, bien souvent, étaient entièrement basé·es sur des données issues de sujets trans*féminins.

Je suis également tributaire des généreux conseils éditoriaux de Lisa Duggan. Je la remercie pour son intelligence et sa perspicacité et pour avoir créé la remarquable série d'interventions intellectuelles publiques sur les événements et les sujets d'actualité qu'on connaît. Je la remercie également pour son amitié et son soutien constants. D'autres

remerciements vont à mes collègues dans le champs des études trans*, certain·es que je ne connais peut-être pas personnellement mais dont j'ai beaucoup appris : Aren Aizura, Lucas Crawford, Eva Hayward, Joe Latham, Gayle Salamon, Susan Stryker et Jeanne Vaccaro. Je remercie aussi mes camarades *bullybloggers* Lisa Duggan, Eng-Beng Lim, Tavia Nyong'o et José Quiroga. Enfin, je dois rendre hommage à tous·tes les adelphe·s trans* et queers qui ont influencé mon travail avec le leur : boychild, Ceci Bastida, Jayna Brown, Judith Butler, Sara Davidmann, Harry Dodge, Rod Ferguson, Chandra Ford, Gayatri Gopinath, Stefano Harney, Silas Howard, Kara Keeling, Josh Kun, Ira Livingston, Lisa Lowe, Iona Mancheong, Kim Peirce, Fred Moten, Maggie Nelson, Chandan Reddy, Riley Snorton, Wu Tsang. Mention spéciale à María Elena Martínez, dont l'œuvre m'a beaucoup servi dans l'écriture de ce livre, elle qui est décédée bien trop jeune et qui avait encore tant à nous apprendre. Merci à Mena Tajrishi pour son assistance à la recherche. Et une dédicace à toutes mes nouvelleux collègues à l'Université de Columbia. Admiration et amour trans* perpétuels à Macarena Gomez-Barris et ses mini-moi.

À PROPOS DES PRONOMS

À peu près toutes les semaines, je reçois un email d'un·e collègue, d'un·e ami·e ou d'un·e étudiant·e me demandant « quel pronom je préfère ». En préambule, je peux dire ceci : aujourd'hui, j'utilise principalement « Jack », même si un certain nombre de personnes qui me connaissent depuis très longtemps, ainsi que certains membres de ma famille, m'appellent toujours Judith. Il y a aussi un certain nombre de personnes, dont ma sœur, qui m'appellent « Jude ». Je me suis posé la question de savoir si je devais passer de Jack à Jude, une manière peut-être de comprimer l'ambiguïté de mes différents noms dans une opposition plus marquée entre Judith et Jude. Mais là encore – et contrairement à ma personnalité et à mes engagements politiques –, concernant les noms et les pronoms, j'ai une certaine préférence pour le flottement. Cela va à l'encontre de mes instincts et de mon comportement en général – je ne suis pas très partisan du « milieu », ni politiquement, ni socialement, ni en termes de culture, ni en ce qui concerne les questions queers, le féminisme ou la masculinité. Je suis une personne avec des opinions tranchées, alors pourquoi, mais pourquoi !, est-ce que j'insiste à être si laxiste avec les pronoms ?

Hé bien pour un certain nombre de raisons. La première, c'est que je n'ai pas fait de transition de manière formelle, et il y a sans doute de nombreuses

différences entre mon genre et ceux des hommes transgenres sous hormones. La deuxième, c'est que les allers-retours entre il et elle rendent assez bien compte de la forme que prend mon genre aujourd'hui, puisque je ne suis généralement ni une «elle» ni un «il» sans qu'il y ait une certaine sorte d'ambiguïté. La troisième, c'est que mes pronoms flottants correspondent assez bien à mon refus de résoudre l'ambiguïté de genre, ce qui en un sens est devenu une sorte d'identité pour moi.

Je vois mes ami·es, les un·es après les autres, transitionner, le plus souvent de butch à mâle transgenre, et je me demande si je suis simplement assis au milieu d'une frontière sans vouloir la franchir. Mais en réalité, en tant que médiphobe (pour de vrai), je ne vois pas comment la prise d'hormones, même en petites doses, pourrait être juste, pour moi, sur le long terme. La chirurgie du haut? Oui, s'il vous plaît! Je l'ai faite, mais cela n'a fait que compliquer mon usage des vestiaires pour femmes quand je vais à la piscine ou à la salle de musculation. Ainsi alors que je pourrais «transitionner» et continuer de vivre dans le territoire toujours changeant et improvisé du transgendérisme... je préfère ne pas.

Comme Bartleby, cet exemple magnifique et douloureux de refuznik qui refusait d'expliquer son refus de travailler, de se conformer et même de communiquer, je préfère ne pas transitionner d'une manière qui comprenne cette transition comme un processus doté d'une destination; bien plutôt, et comme tant de théoricien·nes dont je parle dans ce

livre, je me pense moi-même comme une personne en transition perpétuelle. Je préfère ne pas clarifier ce que j'estime devoir rester catégoriquement trouble. Je préfère ne pas aider les genxtes à résoudre leurs embarras à l'égard du genre, mais : merci d'avoir demandé.

J'utilise les toilettes pour femmes, et j'évite tout contact à l'entrée ou à la sortie. Si une personne a l'air paniqué en me voyant, je dis « excusez-moi », et je laisse ma voix « fluette » me genrer. Si une personne a l'air en colère, je pars dans l'autre direction. Mais pour l'essentiel, j'ignore ce qui se passe autour de moi dans les toilettes, et je fais ce que je suis venu faire. J'aimerais qu'il y ait davantage de personnes qui fassent comme le fils de ma compagne, et que l'on se contente de demander, poliment et sans jugement, quel pronom chaque personne préfère – quant à lui, il le présuppose rarement, et l'essentiel du temps, il pose la question. J'aimerais aussi voir davantage de personnes utiliser un système de pronoms fondé sur le genre et non sur le sexe, fondé sur le confort et non sur la biologie, fondé sur la présomption qu'il y a de nombreuses manières de genrer les corps dans le monde, et que « mâle » et « femelle » n'effleurent même pas le début du difficile travail qui consisterait à essayer de les classer.

Donc, si vous vous demandez quels sont mes pronoms et souhaitez que cette question soit résolue une fois pour toutes, je ne peux pas vous aider. Mais si, comme le Royaume-Uni des années 1980, vous êtes prêt·es à abandonner votre système « impérial » de

mesures à la faveur d'une nouvelle métrique¹, alors merci de considérer mon genre au mieux comme improvisé, incertain et mal-nommé l'essentiel du temps, impossible à résoudre et, pour toujours, changeant. Et, P.S. : me grouper avec d'autres personnes qui ont l'air d'avoir d'une corporéité femelle et nous appeler « les filles ! » n'est jamais, jamais, okay!

1. Au Royaume-Uni, comme c'est encore le cas aux États-Unis, les mesures ordinaires se faisaient (et en vérité se font toujours en partie) en pouces, en pieds, en onces, en livres, plutôt qu'en mètres et en grammes [NdT].